

Séjour de rêve à La Grande Mine

Les voyages d'Estelle Cantala à Baia Mare, en Union européenne orientale, sont peuplés de véhicules colorés, d'objets presque bavards, de progrès promis par la Commission de Bruxelles. Et de molosses malotrus qui poursuivent joyeusement l'arrière-train des passants.

Récit : Estelle Cantala

Photos : Estelle Cantala, Cristiana Bobârnac

Dans le train de nuit vers La Grande Mine, j'ai voyagé dans un calme absolu sur une couchette en velours rayé bleu et jaune, étonnée de ce confort pour ce que je connaissais du train local. Je partageais mon compartiment avec un couple de retraités encore émerveillé de son périple, en visite annuelle aux enfants expatriés en Espagne. Ils avaient pris l'habitude des vols low-cost. Au matin, lorsque j'ai levé le nez par la fenêtre, c'était semé de blanc sur les collines alentour. L'hiver est arrivé d'un coup, le temps que je fasse ma valise et que j'arrive ici. Il a gagné la course, le vilain.

Lorsque j'ai aperçu Cristian sur le quai de la gare, j'ai pensé être partie d'ici il y a trois mois. Je suis venue à La Grande Mine pour la première fois il y a trois ans. Cette petite ville est plantée au sein de terres volcaniques dont elle est le chef-lieu. Son activité industrielle et minière est aujourd'hui sinistrée, ce qui laisse une certaine place aux commerces et à divers services. Nous sommes à la frontière avec la Hongrie à l'ouest, l'Ukraine au nord, à l'extrémité orientale de l'Union européenne.

À La Grande Mine, les choses ont peu changé depuis trois ans. Les collines sont toujours aussi vertes, les immeubles de l'ère communiste un peu plus gris. De nombreuses voitures neuves déambulent en silence dans les rues, surtout celles de marque étrangère. Ces vieilles Dacia en décomposition qui fumaient fièrement le long des trottoirs ont perdu le pouvoir, un virage lié aux taxes d'État contre la pollution atmosphérique. Et les commerces et services se sont effectivement bien multipliés. Ici ou là, certains cafés ont été remplacés par un magasin de vêtements, de chaussures ou d'accessoires à bas prix, souvent venus d'ailleurs.

Trois jours après avoir posé le pied sur le bitume de la gare routière, il m'est arrivé une aubaine. Je parcourais le grand supermarché au nom tant subtil que je ne peux m'empêcher de révéler ce détail : « Kaufland¹ ». Je me suis arrêtée devant l'étagère du rayon chocolat sur laquelle trônait une série de marque « Heidi » de toutes les couleurs, il y en avait

même une sorte qui permet de s'injecter instantanément quatre vingt cinq pour cent de cacao ! Du tout nouveau, je l'ai embarqué. On peut certainement y voir l'un des effets rapides de l'intégration orientale à l'Union européenne.

La famille de Cristian habite au pied des collines qui annoncent les monts Gutai, au nord. Si je remonte la rue, en amont de la maison, je tombe déjà au milieu des champs et des vergers sous une forêt claire, richesse démesurée de fruitiers comme d'essences forestières : pommes, poires, noix, châtaignes, sureau, cornouiller sanguin, frêne, hêtre, érable, chêne... Ce jardin d'Eden regroupe aujourd'hui les potagers de nombreux citadins et attire les promeneurs cueilleurs. On en voit les vestiges de leurs visites estivales, cadavres de bouteilles plastiques et autres emballages jetés dans un coin de fourré. Les gens d'ici sont particulièrement reliés à la nature, j'en ai la certitude. Leurs habitudes pu-

bliques n'intègrent pourtant pas le même souci de propreté environnementale que les nôtres, éventuellement parce que la communication à ce sujet émerge à peine.

En ce moment, pommes et poires sont amassées. Une fois fermentées, on les distille pour produire la horinca, alcool fort du pays. Des tas énormes de fruits mûrs se dressent un peu partout dans les champs. On dit que

les Roms récoltent un peu trop dans les jardins privés et qu'ils ramassent beaucoup de châtaignes. Il y en a tellement de ces fruits, ils finissent par pourrir par terre malgré les chapardages ! On dit aussi que les gens d'ici n'ont qu'à se coucher la bouche ouverte parce qu'il y aura bien quelque chose qui va tomber. Cristian mime très bien l'effort, je ris à chaque fois aux larmes.

Quatre jours après mon arrivée, je me promenais dans ce paradis terrestre, vraiment sans aucun dessein belliqueux. Voici soudain que je fus accostée par un chien hargneux qui voulait ma peau. Cette réalité du coin m'enchantait moins : ça grouille de terribles chiens partout. Heureusement, ils sont le plus souvent bloqués derrière de grands portails et annoncés par plusieurs types d'écriteaux dont on

On peut repérer à peu près l'âge du molosse en question en observant le design de la pancarte